

# Ille

## 1.

Les journaux à sensation commencent habituellement leurs récits sur de tels phénomènes (qu'ils aiment) de la façon suivante : « Jusqu'à quinze ans, Valia était un garçon... » Puis suivent de nombreux et curieux détails d'intérêt général.

Nous commencerons autrement, d'autant plus que Valia n'était pas un garçon. Il n'était pas non plus une fille.

Le père, homme sérieux, enseigne des troupes intérieures, rejeta l'enfant tout de suite, ce qu'il regretta ensuite : il lui aurait fallu retenir son cri du cœur, sa haine et son mépris, prendre l'enfant à la maternité et, d'une façon ou d'une autre, l'écraser tout doucement, l'empoisonner, le faire mourir de faim, ce qui aurait passé pour un accident, pour un décès d'enfant par infection, c'était possible... Il n'y avait pas pensé, il avait laissé passer sa chance, et *ille* est resté en vie, éternel rappel, honte et opprobre pour lui. Même s'il ne le voyait pas, il savait : ille

vivait et respirait quelque part, son fruit rampait sur le même sol que lui, et cette seule idée lui gâchait l'existence. Un sentiment d'injustice l'opprimait plus que tout : pourquoi lui ? Était-il pire que les autres ? Pourtant, c'était un homme convenable, pas trop ivrogne même, accomplissant avec soin sa lourde besogne de prison ; il n'avait tué personne, ni volé ni fait de lâcheté à quiconque, même qu'au contraire, il protégeait la société contre les monstres moraux qui transgressent la loi... Pourquoi ? Non, l'enseigne bien sûr savait, comme tout un chacun, que la vie est injuste, mais il estimait (encore une fois comme tout le monde) qu'elle est injuste dans les limites d'une certaine norme. Et voilà que quelque chose de tout à fait terrible était survenu, une chose qui ne fonctionnait selon aucune norme. Pourquoi était-ce précisément à lui que cela était arrivé ?

L'enseigne, bien sûr, quitta immédiatement la mère du monstre, Macha Milachenko, la considérant coupable. Et qui d'autre ? — c'est que lui-même était un homme sain ! — et il s'empessa de se marier une seconde fois. Mais il avait quand même peur de faire des enfants et prenait les mesures

nécessaires. Bien sûr il était sain, bien sûr cela avait été une absurde malchance, cependant, il ne pouvait pas ignorer qu'une malchance en attire une autre : combien étaient-ils, ces pauvres diables qui se retrouvaient en prison involontairement, précisément suivant les caprices du sort ; ils se tourmentaient et restaient perplexes, ils étaient convaincus que rien de semblable ne saurait leur arriver de nouveau, ils reprenaient leur liberté avec la certitude de la prospérité à venir, mais généralement ils réapparaissaient peu après, et on pouvait lire dans leurs yeux cette pénible exclamation de l'âme : « Mais c'est impossible ! ». « C'est possible, et même très probable », leur répondait mentalement l'enseigne. Après le troisième séjour, tu te convaincras qu'il ne s'agit pas du hasard, mais du sort, et non seulement tu te résigneras à lui, mais tu l'inviteras, tu le provoqueras, même, tu t'exposeras pour revenir de nouveau le plus vite possible en prison, pour devenir son hôte permanent.

Sa jeune femme, qui voulait avoir des enfants et une vie familiale normale, ne comprenait pas les précautions de l'enseigne jusqu'à ce qu'elle apprenne son histoire. Et, l'ayant apprise, elle s'enfuit loin de lui.

Il la maudit, mais ne la condamna pas : n'importe qui en aurait fait autant.

L'enseigne demanda aux autorités son transfert à un autre endroit, quelque part au loin, et on l'envoya volontiers très loin. Là, il se mit en ménage avec une femme qui ne lui plaisait pas beaucoup, mais qui lui convenait pour une chose : elle ne pouvait pas avoir d'enfants. À vrai dire, quand il était soûl, il le lui reprochait et la battait. Pas par méchanceté, mais pour la punir. Au travail, il était rare qu'il batte les gens par méchanceté ou à cause de sa mauvaise humeur, mais seulement à juste titre, pour une bonne raison. Sa concubine, femme obéissante et buvant ferme elle-même, supporta longtemps, mais un jour, alors qu'il était vraiment allé trop loin, elle se défendit avec un gros pot de fleurs solide qui lui était tombé sous la main. L'enseigne s'effondra, et de sa tête coula du sang. Voyant comment d'un homme apparemment indestructible coulait le liquide, facilement et naturellement, comme le kissel<sup>1</sup> d'une tasse renversée, la femme, perdant complètement la tête,

---

<sup>1</sup> Gelée de fruit additionnée de fécule.

l'acheva avec ce qu'elle trouva, se vengeant d'un coup de toutes les offenses accumulées. Ainsi mourut-il, et ce fut pour lui la libération d'un tourment qu'il n'aurait pas pu supporter de toute façon.

Macha non plus n'eut pas d'autres enfants et, par conséquent, il était impossible de savoir qui en fait était responsable. Les médecins dirent : « Il s'agit d'un cas très rare, mais il y a pire : des aveugles naissent, des sourds-muets et ainsi de suite. Mais chez le vôtre, tout va bien, excepté une chose. On peut bien sûr placer l'enfant à l'orphelinat, c'est à vous de décider. »

Macha se rendit à un orphelinat à trente kilomètres de la ville. Pour voir. Elle n'avait jamais rien vu d'aussi horrible de toute sa vie (il lui resta en mémoire l'image d'une employée qui, pendant la conversation, avait repoussé du pied la tête gigantesque d'un petit rampant sur le plancher). Et elle garda Valia auprès d'elle. C'est d'ailleurs ce qu'elle s'appropriait à faire avant de se rendre à l'orphelinat, n'ayant effectué cette visite que pour s'assurer d'avoir fait le bon choix.

Elle décida qu'elle serait un garçon (elle voulait accoucher d'un garçon) et le nomma à la khokhol<sup>2</sup> Valko, du genre neutre, ce qui était tout près de la vérité. Son père, d'ailleurs, l'appelait depuis l'enfance Machko. Ou Machok. En ajoutant : « Mon mignon ». Ou encore « Mon polisson ! » Peut-être avait-il lui aussi voulu un garçon ?

Macha vivait avec ses parents : sa mère était vendeuse dans un magasin de légumes, son père, livreur dans ce même magasin. Son père posa clairement la question : « Ou bien tu laisses à l'orphelinat cette engeance de prison, ou bien tu disparais où tu veux ! » Sa mère se lamenta : « Fille, tu as toute la vie devant toi, tu en mettras au monde encore autant que tu veux : solides, en bonne santé, normaux ! »

Macha s'entêta. Jusqu'à ce jour, elle avait presque toujours obéi à ses parents, qui espéraient pour elle une vie meilleure que la leur. À demi illettrés, ils l'avaient poussée à bien étudier, et elle avait fait des études. Eux qui n'entendaient rien à la musique, même aux chansons à boire, ils l'avaient inscrite à

---

<sup>2</sup> C'est-à-dire à l'ukrainienne, mais sous forme péjorative.

l'École de musique, dont elle compléta les cours avec succès. Elle jouait assez bien du piano. Ils l'avaient convaincue de s'inscrire à l'Institut d'économie, supposant qu'une telle formation serait très utile. Macha, qui maîtrisait bien les mathématiques, fut facilement admise, étudia sans problème, obtint son diplôme, mais ne travailla pas une seule journée dans sa spécialité, s'étant trouvé une place de professeur de musique dans un grand jardin d'enfants alors qu'elle était encore étudiante ; elle y demeura et se transforma en éducatrice. (Cela l'aida par la suite à cacher la particularité de Valko : elle le gardait auprès d'elle, même parmi les autres enfants, et ne laissait à personne la possibilité d'apprendre la vérité.) Macha était allée pour la première fois à l'encontre de la volonté de son père et de sa mère quand elle avait décidé soudainement de se marier. Son fiancé, qu'elle avait connu à la discothèque *Rossia*, avait fortement déplu à ses parents : déjà âgé et encore pauvre, comme tous les troupiers peu gradés, et qui plus est travaillant dans une prison ! « Celui qui se retrouve en prison pour vol ou à cause d'une ribote ou d'une bagarre est un malheureux, mais celui qui y arrive volontairement, même s'il n'est pas détenu, n'est qu'un imbécile ! » Ainsi raisonnait son livreur de père.

Macha, qui était amoureuse, était prête à vivre avec lui de façon non officielle, mais l'enseigne voulait que tout soit comme il se doit : le Bureau de l'état civil, la voiture enrubannée, le repas de noces avec les amis, les connaissances, les collègues. Heureusement, lui n'avait pas de famille : il avait grandi à l'orphelinat. Les parents de Macha lui dirent : faites comme vous voulez, nous n'irons pas à votre noce de chiens et nous ne considérerons même pas que c'est un mariage. Macha persuada tant bien que mal son fiancé de simplement s'enregistrer et de fêter en petite compagnie. Et elle partit vivre avec lui en foyer communautaire. Six mois plus tard, ayant appris qu'elle était enceinte, ses parents s'adoucirent un peu : ils avaient déjà un certain âge et rêvaient d'un petit-fils depuis longtemps, afin de sentir le cycle de la vie complété (bien qu'inachevé).

Et puis le malheur. Encore une fois, Macha refusa de leur obéir.

Ils aimaient leur fille unique, ils l'aimaient beaucoup, mais ne pouvaient pas se résigner. Le père affirmait avoir tout simplement mal au cœur lorsqu'il rentrait à la maison. Et la mère n'en dormait pas la nuit et avait peur de quelque chose.

« Il y a une force malsaine dans la maison, ma parole ! », disait-elle en se signant, puisqu'elle se considérait croyante. Le père, au contraire, estimait ne pas croire en Dieu, mais cette question, en raison de son insignifiance, ne perturbait pas leur vie commune.

Macha eut de la chance : on avait autrefois construit une serre près du jardin d'enfants, mais à cause d'un manque de spécialistes, de sempiternels bris de conduites de chauffage, d'ampoules qui brûlaient et de la fâcheuse disposition des adolescents locaux à lancer des pierres sur tout ce qui était en verre (pas un seul lampadaire n'était intact dans tout le district), elle avait été laissée à l'abandon, et le bâtiment qui lui était attenant avait été reconverti en deux petits appartements pour les éducatrices dont l'un, justement, était libre. Macha fit des démarches, et on lui donna ce petit appartement. Pratique : à côté de son lieu de travail, Valko toujours à l'œil, le problème de la nourriture résolu grâce au réfectoire du jardin d'enfants, c'était suffisant pour vivre.

Pour vivre et pour les livres, dans lesquels Macha puisait son véritable univers. Elle en achetait et en empruntait

beaucoup à la bibliothèque, sans faire de sélection : elle lisait du fantastique, se passionnait pour l'histoire, ou encore se souvenait qu'elle connaissait mal les classiques. C'était une passion pure et désintéressée : pour rien, pour le plaisir. Occupée tout le jour, elle pensait que le soir venu, quand elle aurait couché Valko, elle aurait quelques heures heureuses de silence et de lecture.

## 2.

Valko grandit, et vint le temps d'aller à l'école. Et là, commission médicale et examens réguliers. Ils sauront, et inévitablement la rumeur se répandra : les professeurs sont de terribles cancaniers. Par conséquent, il fallait l'inscrire à une école spéciale. Macha ne voulait pas. Elle comprenait (et avait lu) qu'un enfant avait besoin d'un collectif. Elle avait peur que dans une école normale on persécute Valko, qu'elle se rende compte trop tôt qu'elle n'était pas comme tout le monde. Mais dans une école spéciale elle deviendrait invalide, non seulement

physiquement, mais aussi intellectuellement, psychologiquement : un tel milieu ne peut que laisser des traces.

Elle décida de faire l'éducation de Valko à la maison.

Elle se passionna pour cette tâche, établit des horaires, tout était comme à la vraie école : les leçons, les pauses, l'éducation physique, seulement pas le matin mais le soir, après le travail.

Durant le jour, Valko restait à la maison sous clé ; les fenêtres de l'appartement donnaient sur la serre dont on voyait, à travers ses vitres brisées, des tas de boîtes en bois cassées et des pots de fleurs fendus. Un jour d'hiver, deux fillettes y apparurent. Tout en regardant, effrayées, de tous les côtés, elles commencèrent à déterrer de dessous la neige des tessons de pots, pour une quelconque nécessité de fillettes. Valko leur sourit et les salua de la main. Elles glapirent, jetèrent les tessons et s'enfuirent. Mais après un certain temps, elles revinrent. D'abord, elles l'observèrent de loin, puis s'approchèrent. S'enhardissant, elles s'approchèrent tout près. Il n'était pas possible d'ouvrir la fenêtre : le cadre était collé avec du papier journal et le vasistas était trop haut. C'est pourquoi ils ne pouvaient pas s'entendre et se contentèrent de se regarder en

silence, comme on regarde les poissons dans un aquarium. C'est tout comme si j'étais un poisson, pensa Valko (ils avaient un petit aquarium avec trois poissons). Les fillettes demandèrent quelque chose, Valko ne comprit pas et ne fit que saluer et rire. Elles partirent. Elles revinrent le lendemain avec une amie. Elles vinrent ainsi plusieurs fois. Puis des gamins se joignirent à elles. Les gamins se lassèrent rapidement de simplement regarder et inventèrent un jeu : ils commencèrent à lancer des balles de neige à la fenêtre en visant Valko. Celui-ci riait et faisait semblant d'esquiver. Ils lui demandèrent de ne pas bouger. Valko se tenait immobile, et eux visaient et lançaient les balles pour voir qui viserait juste. Cela les faisait rire et Valko aussi : la balle de neige frappait la vitre exactement devant son visage, obscurcissant instantanément les contours de celui-ci ; la cible était atteinte, mais sans dommage. Valko se déplaçait à un autre endroit, là où la vitre n'était pas encore touchée, et de nouveau les tirs d'adresse recommençaient. Ils invitèrent Valko à sortir. Mais ille hocha la tête négativement. Le plus âgé dit alors quelque chose aux autres en pointant Valko du doigt, et ils éclatèrent de rire. Et ils se remirent à lancer des balles de neige, mais déjà autrement : en le

taquinant, en tirant la langue et en criant des choses. Valko se vexa, se fâcha et, dans l'emportement, commença de son côté à jeter sur la fenêtre cahiers, crayons et stylos.

Quelques jours plus tard, deux dames se présentèrent, deux grosses, emmitouflées dans leurs pelisses. D'une voix désagréable, elles dirent des choses préparées d'avance. Macha, après avoir jeté un coup d'œil derrière elle, les conduisit de l'étroit corridor à la cuisine et ferma la porte. Bientôt, Valko l'entendit crier et s'étonna : elle ne criait jamais.

— Mais qu'est-ce que j'en ai à faire de votre commission scolaire urbaine ? Je suis sa mère et je l'élève comme je veux ! Je ne suis pas alcoolique, je travaille, menacez-moi seulement une fois encore de m'enlever mon autorité parentale, et c'est moi qui vous enlèverai tout ! Qui vous a dit des bêtises pareilles ? Je me suis renseignée, j'ai le droit de lui enseigner à la maison ! Mon enfant est constamment malade, il est très sensible aux infections, vous voulez que je le perde ? C'est-ce que vous voulez ? Alors, foutez-moi la paix !

Valko s'étonna de nouveau : ille n'était jamais malade, même qu'au contraire ille se portait toujours bien, ille avait

seulement eu mal au ventre la semaine précédente, mais ille s'était remis rapidement.

Les dames, cramoisies et furibondes, sortirent de la cuisine. Elles disparurent et ne revinrent plus. À vrai dire, plusieurs fois pendant le jour, quelqu'un venait et sonnait à la porte. Il se tenait derrière la porte et écoutait. Mais Valko écoutait de son côté, assis près de la porte, tenant dans ses mains le rouleau à pâte de sa maman : si on forçait la porte, ille se défendrait.

Il arrivait que Valko s'ennuyât sans sa mère, mais ille savait s'occuper : ille dessinait ou écoutait la radio qui diffusait le matin et le jour beaucoup de contes de fées et d'émissions pour enfant.

Et ille aimait aussi beaucoup faire plaisir à sa mère. Ille époussetait partout, remettait tout en ordre, lavait le plancher, nettoyait et préparait les pommes de terre, et ensuite, quand venait le temps où sa mère rentrait à la maison, ille se cachait sous le lit ou derrière le store. Sa mère entraît, poussait un cri et s'étonnait.

— Qui est le magicien qui a fait tout ça ? Ohé, le magicien, répond !

Et elle faisait exprès de le chercher longtemps, et puis :

— Haha ! Voilà où tu es !

Valko criait joyeusement, et elle l’embrassait en lui disant :

— Mon magicien à moi ! Brave garçon, merci !

Ou encore sa mère lui donnait un devoir à faire : apprendre l’introduction du poème *Rouslan et Liudmila*. « Près de l’Anse un chêne vert », etc. Et Valko décida soudainement d’apprendre tout le poème. Il le l’étudia attentivement, se pressa, voulut l’apprendre plus vite, mais pour le moment refusa de réciter l’introduction en disant qu’il ne la savait pas encore tout à fait. Sa mère commença même à s’étonner et à se fâcher un peu : combien de temps encore ? Puis vint le moment où Valko annonça qu’il était prêt. Il récita le début, puis tout de suite, sans même s’arrêter, il continua. De plus en plus loin, sans interruption. Sa mère rit, le gronda du doigt :

— Ah toi !

Et il le récita tout.

Sa mère était sous le choc :

— Jusqu’à la fin ?

— Oui, dit modestement Valko. Tu peux vérifier.

— Je te crois, lui dit sa mère.

Mais Valko récita quand même jusqu'à la fin, et sa mère, pas fatiguée du tout, écouta les larmes aux yeux.

Et Valko était heureux qu'elle soit contente.

### 3.

...Macha garda et protégea le secret pendant longtemps, jusqu'à ce que Valko ait douze ans. Mais à douze ans il posa une question qui, probablement, mûrissait dans sa tête depuis longtemps :

— Maman, je suis un garçon ou quoi ?

— Bien sûr que tu es un garçon ! répondit Macha d'une voix glacée.

En effet, elle l'habillait et l'élevait comme un garçon, essayant en même temps d'éviter ce qui aurait pu provoquer des doutes chez Valko, pressentant avec angoisse l'avenir qui le menaçait de ses pièges non seulement dans la vie courante,

mais aussi dans ce qui est inoffensif pour tous les autres : les manuels. Une *Anatomie et physiologie de l'être humain*, par exemple !

Et Valko posa une seconde et terrible question.

— Mais pourquoi me caches-tu alors ?

— Te cacher ? Je ne te cache pas. Simplement tu as certaines... particularités. Si les gens l'apprennent, ils se moqueront de toi.

— Quelles particularités ? interrogea-t-elle de nouveau, et Macha vit dans les yeux de Valko qu'elle avait déjà deviné depuis longtemps beaucoup de choses qu'elle était gêné de demander. Maintenant, néanmoins, s'étant décidé, elle était prêt à tout éclaircir.

— C'est sans importance, répondit Macha d'un air impuissant. Tout passera, c'est l'essentiel. Il faut attendre et tout se corrigera.

— Quoi ?

— Tu me fatigues ! cria Macha en colère.

Valko comprit que cela était pénible pour sa mère et voulut la calmer et la consoler :

— Ne t'en fais pas, dit-elle, ça me va comme ça. C'est simplement que je m'ennuie quelquefois. Et puis est-ce absolument nécessaire d'être un garçon ou une fille ?

Macha garda le silence.

Elle comprit alors que tout avait été inutile, que toutes ces années elle avait essayé de cacher non seulement aux autres, mais aussi à elle-même, ce pressentiment du malheur qui maintenant, après les questions posées par Valko, ne pouvait plus être dissimulé. Jusqu'à ce moment, elle avait espéré que, grâce à ses soins et ses efforts, quelque chose arriverait à Valko, que cela se corrigerait, qu'elle deviendrait comme tous les autres, garçon ou fille, c'était sans importance. L'espoir s'envola, les années passées semblaient avoir été complètement folles. Toute la soirée, elle resta auprès de sa lampe avec un livre, sans en feuilleter les pages. Elle ordonna ensuite à Valko de se laver et de se brosser les dents, comme d'habitude. Elle le coucha, lui chantant pour la nuit quelque chose de gai, il ria et fredonna avec elle, comme d'habitude. Elle attendit qu'elle

s'endorme puis ouvrit le gaz du fourneau et tourna la manette au maximum.

Le concierge, qui habitait dans l'appartement voisin, sentit l'odeur : il rentra à minuit de chez des amis. Il se mit à frapper et crier. Puis il appela à l'aide. On enfonça la porte. Macha et Valko furent transportés à l'hôpital. On ne parvint pas à sauver Macha, mais Valko survécut.

Le jour des obsèques, le livreur Milachenko resta de glace jusqu'à la fin en s'occupant d'affaires diverses : il surveilla, se donna beaucoup de peine, transporta le cercueil, puis il peignit la clôture que des amis du bureau des réparations lui avaient faite pour presque rien, pour deux bouteilles de vodka, ; il la transporta au cimetière (l'une des vieilles femmes déclara qu'il ne fallait pas transporter la clôture en même temps que la défunte, que c'était de mauvais augure). Puis il revint, discuta avec les invités, dans les yeux desquels on pouvait lire une certaine curiosité – d'étranges rumeurs leur étaient parvenues ; ils examinaient avidement le jeune visage de Macha, embrassaient sa mère, devenue de pierre, et sympathisaient avec elle, et le père entrait de temps en temps dans la pièce où

se trouvait le cercueil, jetait sur sa fille un regard distrait, et sortait. Valko était assis dans le coin, supportant patiemment les hurlements : « Mon pauvre enfant ! Que feras-tu maintenant ? » Et ille essuyait sur sa joue mouillée la salive des femmes qui embrassaient l'orphelin avec compassion. Au cimetière, ille se tint dans la première rangée près de la tombe, mais de côté. Quand on enfouit le cercueil, Milachenko but deux verres de vodka coup sur coup et, ayant pris une pelle, il se rua vers son petit-fils : « Je vais te tuer, monstre ! C'est de ta faute ! » Les femmes se mirent à se lamenter, les hommes se jetèrent sur le gros livreur, saisirent la pelle et le jetèrent au sol. Milachenko gisait étendu, pleurait et mordait la terre de ses dents.

Mais ils prirent tout de même Valko chez eux. Les gens n'auraient pas compris qu'ils le confient immédiatement à l'assistance publique.

Milachenko lui interdit de l'appeler grand-père.

— Quel grand-père je suis pour lui ? Ille n'a qu'à m'appeler Oleg Egorovitch.

Obéissant, Valko l'appela ainsi. Mais sa mamie, ille l'appela mamie.

Elle s'attacha rapidement à lui et tenta de persuader son mari :

— Arrête. Regarde, ille est comme un garçon. Et ille n'a plus de mère, sanglota-t-elle. Tu veux le jeter aux déchets ?

— C'est ce qu'il faudrait faire, répondit l'inflexible Oleg Egorovitch.